

Poèmes

Katerine Caron

Number 2, Fall 2003

Jan Patočka

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, K. (2003). Poèmes. *Contre-jour*, (2), 53–61.

Poèmes

Katerine Caron

La prune est d'un vert foncé
L'enfant rose pâle
Si on cueille la première
On cache le second sous un bosquet
Fruit trop vert

Il faut vider l'arbre
les prunes sont bleues
chaque jour a son fruit
aide-moi la belle
cueille et cueille
ne laisse rien
les branches se relèvent
au fur et à mesure
que je crois en Dieu
les cloches s'exercent
et nous aussi
ne laissons rien
les jours tombent
les branches respirent
tout se souvient et meurt

La pelure a un parfum amer
le centre des jours est creux
le lendemain
la chair de l'instant
est si pulpeuse
que l'on se souvient du dedans

Les prunes sont sucrées
bouillies
versées dans un pot
si beau fermé

La fatigue n'est plus ici
elle erre dans le parc
un parc d'automne aux têtes grises
la fatigue n'est plus là
elle est ici, au creux de ma main
et les branches grises des herbes
cherchent le sol
un endroit où renaître
l'étang immobile n'a plus d'images
l'étang immobile est un nuage
le canard ne flotte pas
il vole sur l'eau grise
la fatigue est bien là
ne me cherche plus

L'enfant tourne la tête
et regarde l'herbe glacée, figée pour l'hiver
évanouie mais toujours verte
Est-ce cela un jardin d'hiver ?
Le mien est tout petit, japonais peut-être
mais surtout aromatique
au simple toucher
le thym, le romarin et l'origan
se propagent en essences
me signalent que rien n'est fini
et les pas qui sillonnent le jardin
tracent un escargot tout vert
sur le sol à peine couvert
quand la neige aura éteint le passé
le ciel deviendra l'unique maison
où scintilleront tous les regrets
pour les matins sans sauveur
demander aux repus un peu d'huile et pain

LES POMMES

Elles tombent
une à une
chacune plus rouge
et moins seule
sur l'herbe-compote

Le bruit qu'elles font
en touchant le sol
dessine sous les branches
le sillage trop droit
de la fin de l'été

Plo-o-o-ck
Son paresseux
lourd de sources et de lumières
c'est bien ma fièvre que voilà détachée
Les grillons s'en mêlent
la cigale aussi
et tout ce qui chante
grésille
récolte les restes
avant l'arrivée de l'écureuil

Les araignées ont tissé un hamac
entre deux branches

Sanctuaire

Sans queue ni tête
j'avance au fond de l'eau
comme une salamandre saoule
Je suis perdue au fond de toi
dépose-moi par terre
que je te voie enfin
Le ciel est bien bas
la lune est bien haute
et toi, si courbé
et ton nez, si long dans le ciel

Que nos souffles rassemblés nous portent là-bas, sur la rive humide semée d'iris
et d'encens. Que ma tristesse soit une colonne d'eau pour les oiseaux, que ma rage
s'éloigne lentement dans une barque et que mes mains soient des offrandes
blanches.

Alors, nous danserons comme des libellules heureuses entre l'ombre des
quenouilles et le soir, un goût de neige au fond de la gorge nous rappellera
l'attente.

Il faut s'imaginer le cri d'un enfant
coincé sous la table
et la mère assise dessus
un miroir à la main

Le désespoir n'a plus sa place
il occupe tout l'espace
on n'y voit plus rien
il y a des êtres qui
à force de nous côtoyer
finissent par disparaître
Le naturel est devenu bien pâle
Juste lumière, capucine suave, moucherons agités, brume matinale
votre réveil suffit

Nous ne sommes pas sortis aujourd'hui
novembre est trop seul
il ne pense qu'à mourir
s'il perce le ciel
c'est pour un instant seulement
alors la lumière
elle se fiche pas mal de nos jeux
toute cachée là-haut
elle attend la neige
pour mieux briller

la chute d'un flocon
est le seul mouvement du jour